



Luisa ACCATI, *Il mostro e la bella. Padre e madre nell'educazione cattolica dei sentimenti*, Milano, Raffaello Cortina Editore, 1998, p. 292.

Anna MIRABELLA

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/clio/7073>

DOI : 10.4000/clio.7073

ISSN : 1777-5299

**Éditeur**

Belin

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 novembre 2007

Pagination : 232-264

ISBN : 978-2-85816-940-5

ISSN : 1252-7017

**Référence électronique**

Anna MIRABELLA, « Luisa ACCATI, *Il mostro e la bella. Padre e madre nell'educazione cattolica dei sentimenti*, Milano, Raffaello Cortina Editore, 1998, p. 292. », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 26 | 2007, mis en ligne le 14 avril 2008, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/7073> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.7073>

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

---

Luisa ACCATI, *Il mostro e la bella. Padre e madre nell'educazione cattolica dei sentimenti*, Milano, Raffaello Cortina Editore, 1998, p. 292.

Anna MIRABELLA

---

- 1 Cet ouvrage de Luisa Accati analyse la genèse et la fonction du symbole de la Vierge Immaculée et démontre l'influence de ce symbole sur la conception de l'autorité et de la différence des sexes dans les cultures de tradition catholique. Luisa Accati se démarque nettement des nombreux travaux sur ce sujet – tout particulièrement en histoire des femmes. Elle élargit considérablement la fonction de ce symbole en le présentant non pas simplement comme le référent normatif des identités féminines, mais comme la véritable clé de voûte de l'idéologie catholique telle qu'elle se définit pendant les trois siècles qui suivent la Réforme. Pour cette étude sur la longue durée, visant à mettre en évidence les multiples fonctions de ce symbole complexe, l'auteur mobilise des sources très hétérogènes – de l'iconographie de la Vierge aux textes de la doctrine du Concile de Trente, aux documents des archives de l'archevêché d'Udine relatifs au XVIIe et XVIIIe siècles... Elle les organise suivant une méthodologie interdisciplinaire et intègre à l'enquête historique, d'une part, les apports de l'anthropologie de Claude Lévi-Strauss concernant les relations de parenté et l'inceste et, d'autre part, la théorie freudienne de la relation œdipienne.
- 2 La première partie de l'ouvrage est consacrée, comme la cinquième, à l'étude du symbole dans sa forme achevée (début du XVIIIe siècle). Elle contient tous les éléments fondamentaux de l'argumentation qui sont par la suite développés dans les trois parties centrales de l'ouvrage où l'auteur retrace l'histoire du symbole à partir du XIIe siècle. Dans la dernière partie Luisa Accati approfondit son analyse sur l'influence de l'imaginaire religieux organisé autour de la Vierge à la fois dans les catégories des sciences humaines et dans la culture politique italienne, pays auquel se réfèrent la plupart de ses sources.

- 3 Dès le XII<sup>e</sup> siècle, franciscains et dominicains se divisent au sujet de l'origine de la pureté parfaite de Marie. Les premiers affirment la perfection de Marie dès sa conception au moment de l'acte sexuel entre Anne et Joachim ; les seconds la considèrent comme un miracle, dû aux mérites du Fils, qui se produit *in utero*. La controverse concerne le mode d'engendrement de Marie et non pas celui du Christ, comme en général l'on croit, et pour cause. C'est précisément par ce renversement d'attribution qu'on arrive à la définition du symbole catholique de la Vierge. La transformation se produit au moment de la Réforme, quand l'Église catholique commence à promouvoir le culte de la Vierge Immaculée en la sanctifiant en tant que Mère de l'Église et Mère de Dieu. Ici, se trouve l'un des points de rupture fondamentaux avec les protestants qui considèrent Marie comme une simple mère exemplaire. Sa sanctification s'opère à travers une très forte idéalisation de sa maternité, pur phénomène spirituel, qui perd toute caractéristique humaine. L'exaltation de la pureté de Marie, non contaminée par le péché originel dès sa conception, est l'axe principal de la progressive construction de cette figure, de plus en plus abstraite et désincarnée, qui devient le symbole de l'Institution spirituelle. La question de la conception de Marie reste bien conflictuelle au sein de l'Église – et le restera jusqu'en 1854, date de l'approbation du dogme. Toutefois, c'est dans l'iconographie sacrée que la vision franciscaine de la Vierge Immaculée s'affirme, surtout grâce au soutien des jésuites, inconditionnels du dogme depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Giotto représentait la vie de la Vierge à l'image de celle d'une femme ordinaire et incluait ses parents et son mari. Par la suite on privilégie la représentation de la Vierge à l'enfant (XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles) et au XVIII<sup>e</sup> siècle on arrive à la Vierge idéalisée toute seule de Tiepolo. Luisa Accati souligne ainsi l'importance de la disparition progressive des maris, Joseph et Joachim, et des couples qu'ils formaient. Avant que Tiepolo en arrive à isoler complètement le personnage, les fresques de Giovanni Bellini et Léonard de Vinci, auxquels Luisa Accati consacre de très belles pages, présentent une image de la Vierge à l'enfant où la dimension humaine du lien mère-fils est encore exprimée. Toutefois, déjà à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le changement s'annonce. Luisa Accati le démontre, entre autres, à travers la confrontation entre les deux versions de la « Vierge aux rochers » de Léonard – l'une peinte pour la cour des Médicis (Paris, Louvre) et l'autre produit d'une commande de l'Église (Londres, National Gallery). Dans la version de Londres, l'abstraction de l'amour maternel l'emporte sur le lien humain mère-fils et devient le thème central dont la Vierge est le seul support. C'est en s'appropriant ce « contenant parfait », ventre maternel sans détermination propre autre que la passivité, la transparence parfaite due à sa pureté absolue, n'ayant presque plus de connotation féminine, que l'Église peut faire de la Vierge – une figure féminine – le symbole d'une institution composée uniquement d'hommes ou plus précisément où seuls les hommes ont un véritable commerce avec le sacré, qui légitime leur autorité. Les laïcs, condamnés au péché du fait de leur accès à la sexualité dans le mariage – sacrifice nécessaire et non pas moindre mal comme pour les protestants – ne peuvent pas aspirer à un tel privilège et n'ont que le choix de se soumettre aux hommes de l'Église, purs comme la Vierge du fait de leur célibat, fermement établi par le Concile de Trente.